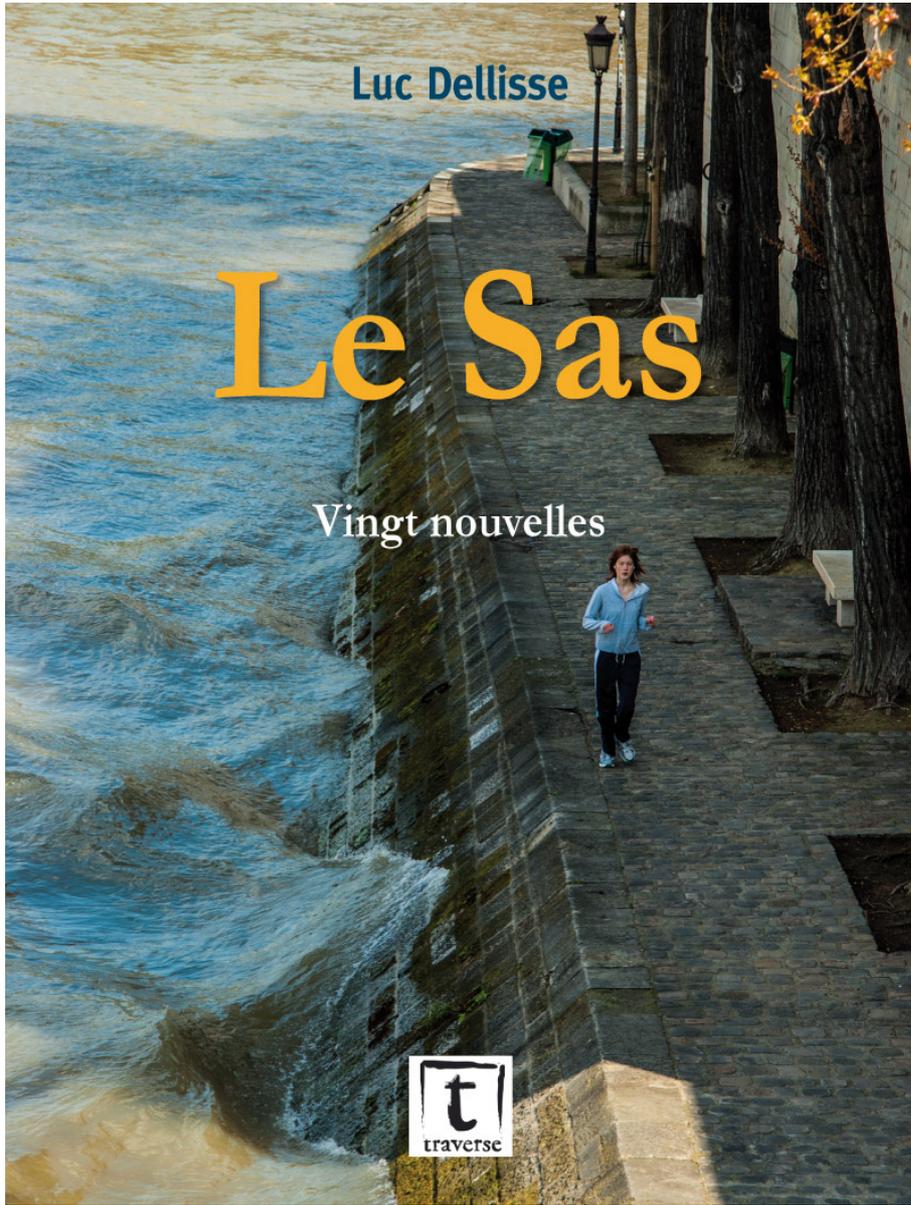


Luc Dellisse

Le Sas

Vingt nouvelles



Le Sas

Luc Dellisse

Le Sas

Vingt nouvelles



Editions Traverse
Collection Carambole/Prose



Couleur livres

|

Cet ouvrage a été publié avec l'aide du Fonds national de la littérature.

Photographie de couverture : Henri Zerdoun

Graphisme et mise en page : Joëlle Salmon

Editions Traverse
86/14, avenue Paul Deschanel – 1030 Bruxelles
www.traverse.be

Editions Couleur livres
4, rue André Masquelier – 7000 Mons
www.couleurlivres.be

Tous droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction par quelque procédé que ce soit, réservés pour tous pays sans l'autorisation de l'éditeur ou de ses ayants droit.

ISBN : 978-2-93078-331-4
D/2019/13.428/02

© 2019, Traverse asbl, Couleur livres asbl, Bruxelles.

Parfois, la banalité du quotidien se lézarde. Une ouverture se dessine. Cela ne dure qu'un instant. Il faut saisir cette occasion au vol, si infime qu'elle soit. Tout vaut mieux qu'une répétition à perte de vue, une suite de jours pour rien. L'amour, la vitesse, le voyage, la vision, la rencontre, l'amitié sont ces éclairs d'aventure et d'espoir.

Sauf circonstances exceptionnelles, il n'arrive aux gens que des histoires qui sont faites pour eux. L'aventure surgit de leurs habitudes, de leurs peurs et de leurs rêves : de rien d'autre. Nos vies nous ressemblent, pour le pire ou pour le meilleur. Les accidents de parcours sont rares. Il nous suffit de choisir, entre deux chances, celle qui nous appartient.

Pour ma part, chaque fois que mon existence si calme commence à s'enliser, je sais qu'un mécanisme intérieur va bientôt se remettre en marche. Je ne peux pas le produire, ni le contrôler. Mais il viendra, sans l'ombre d'un doute. Il viendra d'une part déjà connue, explorée de mon univers. C'est une sorte de promesse cachée dans la mémoire et qui attend son heure.

J'ai mes balises, mes zones érogènes. Je reconnais de loin les signes avant-coureurs. Les squares, les trains, les visiteuses nocturnes, la neige, les voix sans visages, les appartements inconnus, les

téléphones, les menaces fugitives, les confidences, les aveux, les langues étrangères, les vieux livres, la peinture sous toutes ses formes, jouent un rôle de catalyseur.

Vient le moment d'agir. La perche tendue qu'on saisit. Si peu de choses. On esquisse un geste. On lance un regard. On sourit. On se tait. On attend.

Tout est suspendu entre ciel et terre. Un immense silence s'installe. Il ne dure qu'une seconde, mais c'est une seconde d'éternité. Le corps, le monde, l'esprit entrent en apesanteur. Alors, ça se déclenche. On sort de l'infini. Yeux ouverts, on franchit un seuil invisible. Le sas coulisse instantanément. De l'autre côté, tout est accompli. Il n'y a pas de retour en arrière possible. Le sas ne fonctionne que dans un sens.

Annuelle

L'Eden revenait chaque hiver, aux premiers jours de février, à mille mètres d'altitude, dans un village perdu. À cette hauteur idéale, ni jaillissante, ni plongeante, presque noyée d'arbres, de collines tendres, de scieries alignées et d'enclos pour le bétail, la neige tombait drue et pesante, trois semaines durant. Si on calculait bien son élan, on arrivait avec les chasse-neige, on avait le temps de gagner le seul hôtel local avant la nuit, et la réclusion délicieuse et feutrée commençait. Le matin, le ski. L'après-midi, l'amour. Le soir, le feu et le vin.

Mais il fallait arriver jusque-là. Pour moi qui habitais une grande ville, au centre de tous les réseaux ferroviaires d'Europe, la première partie du voyage était une sinécure. Je traversais à toute allure les banlieues, les campagnes, les provinces, et très vite, les champs se couvraient d'ouate, quelques sommets neigeux surgissaient de l'horizon. Le floutage de leur ligne, comme si les crêtes étaient parcourues par des ondulations blanches et grises, révélait que là-haut, une tempête de givre était en train d'effacer les anciens contours. Les pistes seraient parfaites, demain. Mais il fallait arriver jusque-là.

La deuxième partie du trajet, beaucoup plus courte, durait le double de temps. À la gare du

TGV, je prenais un taxi qui m'amenait à une autre gare, nichée dans une petite vallée pauvre, et là, je trouvais un train d'utilité locale qui me conduisait, avec des détours infinis, des arrêts fréquents, jusqu'au pied de la montagne. Le trajet était plein de beautés de rencontre. Au hasard des trouées, j'apercevais des lacs, des à-pics, des vieux ponts germains ou romains, des gares peintes par le gel, des braseros dans les chantiers déserts. Le jour baissait. Les toilettes étaient condamnées. J'avais faim. Je dormais un peu. Je rouvrais l'œil. Je reconnaissais soudain le quai bleu bombé, le crissement des freins, toujours plus criards au moment d'arriver. Je raflais mes sacs, mes skis, mes lainages, mes emballages, je manœuvrais la vieille portière avec mon coude. Je descendais en tâtonnant. Une voix enregistrée criait le nom du village pour moi seul. Le train repartait.

J'étais là à nouveau, comme chaque année depuis dix-huit ans. Comme chaque année, je me demandais si le rendez-vous tacite tenait toujours. Pas plus que les autres fois, je n'étais certain qu'elle viendrait. Je restais sans la voir durant une année pleine, je n'avais aucune nouvelle d'elle ni de rien. Au début de février, je commençais à craindre et à espérer. J'attendais que le signe vienne d'elle, mais

il ne venait pas. Je finissais par envoyer un texto : *St-Arnould. Samedi prochain. 17h05.* Elle ne se pressait pas pour réagir. Au bout de deux ou trois jours, une réponse lapidaire : *Beaucoup de travail. OK pour samedi.* C'était peu. C'était bien.

Sur la place de la gare, à mi-hauteur de la nuit, dans un froid territorial, aucune voiture, aucun phare, aucune vibration dans ma poche gauche. J'examinais mon téléphone, *no news.* Un quart d'heure durait un empire. J'allais dans le café d'en face. Client tous les 365 jours.

En prenant un ballon de vin rouge, j'essayais d'obtenir un taxi. Le seul taxi était en course, il fallait attendre. J'avalais une gorgée. Je me voyais arriver tout seul à l'hôtel. L'éternelle chambre bleue. Sans elle, la vie était possible, mais pas au même degré d'intensité. Le sentiment de perte n'était jamais loin.

Notre rencontre avait eu lieu par hasard, au pied du remonte-pente, alors que nos conjoints faisaient des prouesses hors piste. Nous étions sages, nous étions distraits, nous avions des corps encombrants. Voilà. Voilà tout.

À ce moment, une nerveuse main glacée se pose sur ma joue. Elle est là.

Je la suis jusqu'à la voiture, que je ne reconnais jamais dans la masse. Elle a eu douze modèles différents depuis qu'elle est dans ma vie.

Il fait tout à fait nuit.

Les bagages sont dans le coffre. Les amants sont dans l'habitacle. Et le premier baiser, les premiers attouchements, dans l'insolence et la violence de l'adultère, brûlent à nouveau.

L'aventure est une des manifestations courantes de la vie. Nous ne nous en rendons pas compte parce que nous croyons qu'elle a des formes bien définies, comme le voyage, l'exotisme, la guerre, les armes, les effractions, les nuits d'épouvante, la haute voltige, les naufrages aériens. Mais la réalité de l'aventure est beaucoup plus simple que cela : elle se sert de nos maisons, de nos rues, de nos amours, de nos voyages, même parfois de notre sommeil, pour faire surgir l'inattendu du quotidien.

Aventures sans histoires et pourtant bouleversantes, petits basculements presque innocents, qui nous font passer de l'autre côté du mur des apparences, sans l'avoir cherché : il se produit un brusque décalage, on franchit un sas invisible, et on entre dans le roman caché qui nous attendait.

Luc Deltisse, écrivain français né à Bruxelles, est l'auteur d'une vingtaine de romans, de livres de poèmes et d'essais, dont récemment, Libre comme Robinson. Petit traité de vie privée (Les Impressions nouvelles, 2019).

ISBN : 978-2-93078-331-4

Prix public : 16 €



Editions Traverse
Collection Carambole/Prose



Couleur livres

Photographie de couverture : © Henri Zerdoun